

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Grand-père Cailloux se raconte

Danièle Simpson

Volume 1, Number 1, 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13065ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Simpson, D. (1978). Grand-père Cailloux se raconte. *Lurelu*, 1(1), 11–12.

Grand-père Cailloux se raconte

PROPOS RECUEILLIS
PAR **Danièle Simpson**

André Cailloux écrit pour les enfants québécois depuis 25 ans. Des contes, comptines, pièces de théâtre et émissions de télévision. Il a vu naître cette littérature pour la jeunesse et y travaille depuis le début.

«Je suis venu comme comédien, dit-il. C'est le Père Legault qui est venu me chercher en France. J'ai fait partie des Compagnons de Saint-Laurent, comme Georges Groulx, Guy Hoffman, Jean Gascon et nombre d'autres. Mais j'étais aussi magicien et j'avais toujours travaillé avec les enfants. Alors, dès les débuts de la télévision, on a fait appel à moi pour écrire l'émission *le Grenier aux images*. Je jouais le rôle du grand-père et je vivais dans une maison habitée par un petit lutin : Frisson de colline.

«Je suis un raconteur. J'invente facilement des histoires. Je m'en invente d'abord pour moi-même : je me fais un petit cinéma dans ma tête, il m'est ensuite très facile de raconter ces histoires aux autres. J'aime ça. Il y a des gens nés pour être musiciens, poètes; ils ne sont heureux que lorsqu'ils créent. Moi, je suis heureux quand j'invente des histoires. Il y a toujours une partie de moi qui passe dans ces histoires.

«J'ai donc fait mes débuts à la télévision avec *le Grenier aux images*. Comme je n'avais pas beaucoup de métier, je me suis vite essouffé et j'ai eu besoin d'un scripteur. C'est Alec Pelletier qui a pris la relève. Par la suite, cependant, j'ai rédigé toutes les émissions auxquelles j'ai participé : *le Moulin aux images*, *Ulysse et Oscar* (qui a duré neuf ans), *Allo Grenouille* et *Virginie*.

«Certains de mes contes ont été publiés et enregistrés par le Centre de psychologie et de pédagogie : *Grand-père Cailloux raconte, les Contes du samedi* et *le Grand Manitou*, une émission créée pour Télé-Métropole (devant s'échelonner sur 13 semaines, elle a duré deux ans).



J'ai beaucoup écrit pour les enfants; je continue à le faire tout en travaillant avec eux grâce à l'école pour tout-petits que je dirige. Nous y accueillons des enfants de trois à quatre ans et de quatre à cinq ans, deux heures par semaine. Ce n'est pas du tout une pré-maternelle. Nous n'essayons pas de leur apprendre quoi que ce soit; nous voulons seulement leur permettre de s'épanouir, de s'exprimer dans un climat chaleureux et d'affirmer leur personnalité. Une fois qu'on a mis en branle les mécanismes de leur créativité, qu'on a ouvert toutes les portes à leur imagination, ils sont tout à fait capables de se débrouiller seuls.

«Très vite, on leur apprendra des méthodes; on les traitera un peu comme s'ils étaient des mémoires électroniques, comme si l'être humain n'était pas plus que ça. Pourtant, être plus signifie davantage que savoir plus ou avoir plus. Je le dis et je suis très conscient que mes convictions vont à l'encontre de toute notre civilisation.

«Pourtant Einstein affirme que l'imagination prime l'intelligence... Je reviens d'un voyage en Inde où la façon de vivre des gens est beaucoup plus en harmonie avec notre planète. Les Indiens ont beaucoup moins de problèmes que nous qui nous créons de faux problèmes, de faux besoins. La société de consommation crée des besoins pour que la machine tourne; elle tourne, mais à vide...

«C'est à cause de cela que j'écris pour les enfants. Je me sens très près d'eux. D'eux et des peuples restés jeunes, c'est-à-dire les peuples primitifs. Ça me rassure d'être en contact avec les très jeunes enfants. Je sens que je suis dans la bonne voie. Les adultes quittent facilement la bonne voie. Mais si on sait s'approcher des enfants, si on sait les écouter, ils nous remettent en question. Les faux problèmes disparaissent. Parce que les enfants sont sains. La vie est naissante en eux; elle existe dans son jaillissement le plus pur. Plus tard, les cadres, les méthodes, les structures la déformeront fatalement.

«Avant que cette transformation ne s'accomplisse, ils sont des souris; pour les adultes, c'est un bain de jouvence. On ne peut pas vieillir tant qu'on reste en contact avec eux. Bien entendu on peut avoir des rides sur la peau et des artères qui se durcissent, mais le coeur, lui, ne vieillit pas. L'âme n'a pas d'âge, si ce n'est celui de la jeunesse. Il faut cependant rester disponible, humble aussi, et capable de se remettre en question.

«C'est peut-être rassurant de se faire une philosophie une fois pour toutes et de se dire : voilà, ça c'est noir, ça c'est blanc. Et si quelque chose n'entre pas dans ces cadres-là, on l'écarte. Seulement, c'est aussi angoissant. Parce qu'on sait qu'on n'est plus dans la réalité. On n'en a accepté que ce qui fait notre affaire.



“J’écris avec des mots d’ici. Et mes claques font clic ! clac ! dans les flaques. Des claques, en France, ce sont des gifles; ici, ce sont des pardessus. Il faut que l’enfant reconnaisse son vocabulaire à lui, sinon il ne prend pas conscience de ses racines. J’ai rencontré beaucoup de gens qui n’étaient pas fiers d’être de chez eux. C’est qu’ils n’avaient pas été exposés à leur propre culture. Bien des générations de Québécois n’ont lu que des livres importés d’Europe, et ça continue... Ça n’a pas été bénéfique pour ces Québécois de chercher à s’identifier à la culture française plutôt qu’à leur propre culture. Je ne vois pas pourquoi ce serait mieux pour les petits Québécois d’aujourd’hui.

“La francophonie est très riche. Elle me fait penser à un jardin où poussent toutes sortes de fleurs. S’il n’y avait que des fleurs d’une seule espèce, ce serait plate. Il y a l’accent parisien, celui du Midi, de la Suisse francophone, de la Belgique, du nord de l’Afrique. Au Québec nous avons notre langage; il a sa saveur et sa couleur. Je ne vois pas pourquoi nous n’en profiterions pas. Les chansonniers québécois ont beaucoup fait pour mettre la francophonie nord-américaine sur la carte. Si on ne vit pas sa propre culture, on a tendance à créer une quelconque sous-culture au lieu de faire sortir de soi ce qui devrait normalement en sortir et qui est original.

“J’aime mieux que Virginie ait son petit accent québécois qu’un accent français international, châtié, sans couleur. Je trouve ça dommage que les Québécois lisent plus de livres belges et français écrits pour les enfants que de livres produits ici. J’ai remarqué le même phénomène à la télévision. Dans

l’émission *Ulysse et Oscar*, des dessins animés faisaient le lien entre les différentes parties de l’émission. C’étaient des films français, avec l’accent des différentes régions de France, ou alors des films tchèques. De très beaux films, c’est certain, mais j’aurais aimé qu’il y en ait davantage qui montrent aux enfants le monde d’ici.

“Heureusement, cette situation est en train de changer. Nous sommes le pays qui produit le plus grand nombre d’émissions pour enfants. Côté théâtre, ça va moins bien. Il y a bien le Théâtre du Rideau Vert qui monte des spectacles de marionnettes et du théâtre pour les jeunes — j’ai écrit sept pièces pour eux. Le Théâtre des Pissenlits fait aussi un excellent travail. Cette troupe joue dans les écoles, un peu comme l’a fait le Théâtre du Rideau Vert pendant cinq ans (mais il a dû abandonner parce que ça coûtait trop cher et qu’il n’avait pas de subventions).

“J’aime bien le travail dans les écoles. Comme d’ailleurs, je préfère une production modeste qui joue toute l’année à une super-production présentée uniquement dans le temps des Fêtes. Le public des Fêtes, celui-là est déjà gagné au théâtre; dans les écoles, on touche toutes les classes sociales. Il n’est plus question de ne jouer que pour des gens qui ont les moyens de se payer un billet. C’est pour ça que les tournées dans les écoles sont importantes. Et pourtant, le théâtre pour la jeunesse n’est pas gâté au chapitre des subventions. En Italie, c’est encore pire. Il n’y a que les pays de l’Est qui reconnaissent l’importance de ce genre de théâtre; ils subventionnent certaines troupes — pas toutes —, celles que les gouvernements choisissent. J’imagine qu’on

investit davantage dans la télévision parce que ça rapporte plus. Personne ne peut élever une famille avec ce qu’on gagne au théâtre. Il faut faire aussi de la télévision.

“Il est encourageant, par contre, de constater l’essor que connaît la littérature enfantine. Il y a maintenant des auteurs et des éditeurs pour la jeunesse au Québec. Ce qui me frappe, dans notre littérature et chez nos gens, c’est leur parenté avec les auteurs russes. Nous partageons la même difficulté à communiquer et un “pays grand à se perdre”. Nous sommes aussi repliés sur nous-mêmes pendant les longs mois d’hiver. Nous connaissons la même pétulance, la même explosion, dès qu’apparaît le printemps. Nous sommes fous comme des balais, les gens ont presque envie de s’embrasser dans les rues quand le soleil revient et que la neige se met à fondre. Les autres pays ne connaissent pas ce phénomène. Il contribue, c’est sûr, à former notre culture.

“Nous sommes très romantiques. Et sentimentaux. Nous nous en défendons, oui, mais nous le sommes tout de même. Des cartésiens romantiques ! D’ailleurs je crois que Descartes a beaucoup contribué à déformer la pensée. Pourtant, quand nous essayons de désintégrer la réalité pour mieux l’analyser et la comprendre, nous faisons une vivisection qui la tue. On fait des schémas de ce qui vit. Si je me promenais avec des radiographies de ce que je suis, ce ne serait pas moi que je montrerais aux gens. Je leur montrerais comment mon squelette est bâti, mais je ne rendrais pas compte de mes désirs, de mes joies, de mes peines.

“L’enfant, lui, n’a pas appris à faire tout ça. Il est global, entier. Il peut être très heureux ou très malheureux à quelques minutes d’intervalle. On oublie souvent que l’enfant est animiste jusqu’à l’âge de 12 ans, c’est-à-dire qu’il prête une âme à tout ce qui existe. On ne le traite pas comme tel, mais comme il devra être plus tard. Une partie de lui-même s’éteint à cause de cela.

“C’est cette part-là que je veux aider à épanouir, et aussi parce que le contact avec les enfants m’apporte la vie dans son état le plus pur et me conserve ma jeunesse.”